

D'APRÈS LE BEST-SELLER AUX 5 MILLIONS DE LECTEURS



LA TRESSE

UN FILM DE LAETITIA COLOMBANI

KIM RAVER FOTINÌ PELUSO MIA MAELZER

ADAPTÉ DU ROMAN "LA TRESSE" DE LAETITIA COLOMBANI © EDITIONS GRASSET & FASQUELLE SCÉNARIO LAETITIA COLOMBANI EN COLLABORATION AVEC SARAH YAMINSKY MUSIQUE ORIGINALE COMPOSÉE PAR LUDOVICO EINAUDI

REGISSEUR SAJIDA PATHAN ARIAN MASH DIRECTEUR DE LA PHOTOGRAPHIE RONALD PLANTE RÉVISSEUR MARIE-CLAUDE BOUSSELIN ELEONORA DE VITO FRANCESCO MAMBA PARIKH COSTUMES DOLETTE CADOURY ALESSANDRO BENTIVEGNA ASHIMA BELAPURKAR
MONTAGE ALBERTINE LASTERA SON CLAUDE LA HAYE ALEXIS PLAGE CYRIL HOLTZ DIRECTEURS DE PRODUCTION SYLVESTRE GUARINO PHILIPPE GAUTIER DIRECTEURS DE POST-PRODUCTION CHRISTOPHE GAGNOT SUSANA ANTONES PRODUCTRICE EXECUTIVE CHRISTINE DE JEKEL PRODUCTRICE EXECUTIVE MIMI DEBORAH BENATTAR PRODUCTRICE EXECUTIVE MIMI DEBORAH BENATTAR PRODUCTRICE EXECUTIVE MIMI DEBORAH BENATTAR
CO-PRODUCEURS RESEAUX ANDRÉ LOIGIE GAËTAN DAVID PRODUCTEURS ASSOCIÉS EMILIJEN BIGNON PRODUIR PAR OLIVIER DELBOSC ET MARC MISSONNIER UNE PRODUCTION CURIOSA FILMS ET MOANA FILMS EN CO-PRODUCTION AVEC FORUM FILMS INDIGO FILM SNO PANACHE PRODUCTIONS & LA COMPAGNIE CINÉMATOGRAPHIQUE FRANCE 2 CINÉMA PROXIMUS VOO ET B
PRODUIT AVEC LA PARTICIPATION DE TELEFILM CANADA ET DE LA SODEC AVEC LA PARTICIPATION DE CANAL + ET FRANCE TÉLÉVISIONS EN COLLABORATION AVEC RAI CINEMA AVEC LA CONTRIBUTION DE REGIONE PUGLIA UNIONE EUROPEA OPR PUGLIA FESR-FSE 2014/2020 FSC FONDO PER LO SVILUPPO E LA COESIONE FONDAZIONE APULIA FILM COMMISSION
Avec le soutien du TAX SHELTER du GOUVERNEMENT FÉDÉRAL DE BELGIQUE et de TAX SHELTER de MOVIE TAX INVEST VENUES INTERNATIONALES SNO

CURIOSA FILMS, MOANA FILMS et SND

présentent

LA TRESSE

Un film de Laetitia COLOMBANI

Écrit par Laetitia COLOMBANI, en collaboration avec Sarah KAMINSKY

Adapté du roman *La Tresse*, de Laetitia COLOMBANI publié aux Éditions Grasset et Fasquelle

Durée : 2h

Sortie le 29 novembre 2023

DISTRIBUTION

PRAESENS-FILM AG

Münchhaldenstrasse 10

8008 Zürich

info@praesens.com

RELATIONS PRESSE

Diana Bolzonello Garnier

diana@promopresse.ch



SYNOPSIS

D'après le best-seller aux 5 millions de lecteurs

Inde. Smita est une Intouchable. Elle rêve de voir sa fille échapper à sa condition misérable et entrer à l'école.

Italie. Giulia travaille dans l'atelier de son père. Lorsqu'il est victime d'un accident, elle découvre que l'entreprise familiale est ruinée.

Canada. Sarah, avocate réputée, va être promue à la tête de son cabinet quand elle apprend qu'elle est malade.

Trois vies, trois femmes, trois continents. Trois combats à mener. Si elles ne se connaissent pas, Smita, Giulia et Sarah sont liées sans le savoir par ce qu'elles ont de plus intime et de plus singulier.



ENTRETIEN AVEC LAETITIA COLOMBANI

La Tresse est bien évidemment l'adaptation de votre propre roman paru en 2017. Comment le récit de ces trois femmes, appartenant à des cultures et des contextes différents, est-il né dans votre imaginaire ?

Il est né en janvier 2015, le jour où j'ai accompagné une de mes très proches amies dans un magasin de perruques : elle venait d'apprendre qu'elle avait un cancer et elle entamait une chimiothérapie. Elle a choisi une perruque naturelle en cheveux indiens. Je me suis alors souvenu d'un documentaire vu à la télévision des années auparavant, qui montrait comment des cheveux offerts par des pèlerins dans un temple indien voyageaient hors du pays et servaient de base à la confection des perruques. De là m'est venue une idée de récit sur trois continents : une Indienne qui offrait ses che-

veux dans un temple, une Occidentale qui les recevait, une ouvrière travaillant ces cheveux. J'avais l'idée de la donation des cheveux dans un temple depuis longtemps, mais il me manquait les autres maillons de l'histoire.

Quelle est la symbolique de la chevelure ?

De tout temps, les cheveux sont associés à une certaine image de la féminité. Pour avoir suivi le parcours de cette amie qui a perdu ses cheveux, je sais à quel point cette perte peut être douloureuse et renvoie à la maladie. J'aimais ce symbole de la féminité, mais aussi celui de la résistance : la kératine est une matière très résistante, et l'idée de ce cheveu à la fois très fin et solide me plaisait, car c'est aussi une métaphore de mes trois personnages.



La construction du livre est très cinématographique, chaque chapitre s'achevant, pour ainsi dire, sur une révélation à la manière d'un épisode de série ou d'une séquence de film. Aviez-vous envisagé très tôt la possibilité d'une transposition cinématographique ?

Étonnamment, non. J'ai voulu écrire cette histoire sous la forme romanesque alors que j'étais scénariste et réalisatrice, car je croyais qu'elle serait trop difficile à raconter au cinéma. Je suis consciente que filmer un récit sur trois continents, dans trois langues différentes, implique une mise en œuvre complexe et coûteuse. J'avais envie de m'essayer à un genre nouveau au bout de quinze ans d'écriture scénaristique, qui m'offrirait une totale liberté. Le romancier ne se pose pas la question de l'incarnation, du coût de la scène, de la difficulté de convaincre des financiers ou des agents – et cette liberté m'a donné des ailes. Je suis consciente que filmer un récit sur trois continents, dans trois langues différentes, implique une mise en œuvre complexe et coûteuse. J'avais envie de m'essayer à un genre nouveau au bout de quinze ans d'écriture scénaristique, qui m'offrirait une totale liberté. Le romancier ne se pose pas la question de l'incarnation, du coût de la scène, de la difficulté de convaincre des financiers ou des agents – et cette liberté m'a donné des ailes.

Vous êtes-vous documentée sur la caste des Intouchables, qu'on pourrait d'ailleurs surnommer les Invisibles ?

Ils sont en effet mis à l'écart de la société alors qu'ils sont des millions. Je me suis beaucoup documentée, d'autant que je suis passionnée par l'Inde, pays qui me fascine et me bouleverse à la fois. J'y vais presque tous les ans, j'ai souvent traversé des villages d'Intouchables, et je me suis entretenue avec des membres de cette communauté et notamment des jeunes femmes – des gens à qui on ne donne pas la parole, qui sont invisibilisés, tenus à l'écart de la vie sociale. Ils sont cantonnés à leurs quartiers dans les villages, ils n'ont pas la possibi-

lité de s'extraire de leur caste, le statut d'Intouchable est noté sur leurs papiers d'identité. Je ne connais pas d'autre ségrégation institutionnalisée à si grande échelle ailleurs dans le monde. C'est un phénomène qui n'évolue pas dans la société indienne. J'ai vu récemment un reportage dans lequel un coiffeur expliquait qu'il préférerait mourir plutôt que de laisser un Intouchable entrer dans son salon car alors le déshonneur s'abattrait sur sa famille. Cela montre à quel point cette tradition est vivace.

Chacune de vos trois héroïnes est amenée à « trahir », ou plutôt à sortir du cadre : Smita en quittant la communauté dans l'espoir d'un avenir meilleur pour sa fille, Giulia en tombant amoureuse d'un Sikh et en cherchant à bousculer les traditions de l'atelier et Sarah en mentant à son chef, puis en démissionnant.

L'un des thèmes centraux du roman et du film est la transmission – ce qu'on transmet et ce qu'on refuse de transmettre. Sarah, en décidant à la fin du récit de se battre contre la maladie, rejette une certaine fatalité puisque sa mère est décédée du cancer : si elle se laisse mourir, elle transmettra cette malédiction à sa fille. Pour Giulia, la question essentielle est de savoir si faire évoluer l'atelier de son père revient à le trahir. Quant à Smita, elle refuse de transmettre son « métier » à sa fille pour que celle-ci puisse échapper à leur condition.

Comment s'est passée l'adaptation ?

Adapter, c'est choisir. Je me sentais à l'aise car étant l'auteure du roman et du film, je me suis accordée une liberté complète. Je savais ce qui m'importait de raconter et c'est ce qui m'a guidée. J'ai travaillé avec Sarah Kaminsky, ma complice à l'écriture. Elle avait plus de recul que moi et elle m'a permis de garder un œil extérieur sur mon travail ; j'avais besoin de ce regard pour remettre en question mes choix et m'écarter parfois du roman. Nous avons surtout modifié la partie italienne qui nous semblait plus maigre dans le livre, en nous auto-

risant des changements pour faire vivre la relation entre Giulia et Kamal et les rapports entre Giulia, sa mère et ses sœurs : on tenait à offrir au personnage un parcours plus ample.

Le projet a-t-il été difficile à monter ?

Après la parution du livre, je ne m'attendais pas à un tel accueil et encore moins à ce que des producteurs me proposent de l'adapter. Une quinzaine de producteurs m'ont contactée ! Je suis convaincue que si j'avais d'abord écrit l'histoire sous forme de scénario, on m'aurait dit que le projet était trop compliqué à monter. Olivier Delbosc et Marc Missonnier ont été courageux et tenaces car ils ont réussi à réunir le financement du film en plein Covid.

On songe à la littérature anglo-saxonne, de Virginia Woolf à Edith Wharton...

Virginia Woolf est l'une de mes autrices préférées et *Les Heures de Michael Cunningham*, qui met en scène Virginia Woolf, est mon livre de chevet – c'était même une référence pour moi car le film de Stephen Daldry, qui transcende le roman, est un formidable exemple d'adaptation : les actrices, la musique, la mise en scène prennent à l'écran une densité incroyable. Outre *The Hours*, *Babel* d'Iñarritu était aussi une référence et pendant l'écriture du livre, j'ai assisté à une master-class de Guillermo Arriaga – scénariste d'Iñarritu – à Londres : il racontait comment il associait ses personnages à des éléments, comment il utilisait des secrets dans la narration. Dans le film, j'ai voulu rester fidèle aux éléments associés à mes trois protagonistes : la terre et la boue pour Smita, la mer et l'eau pour Giulia, la glace et le verre pour Sarah. Ils m'ont servi de fil rouge pour peindre chacun des personnages.

La maladie traverse également les trois récits, là encore de manière plus ou moins feutrée.

Chez Smita, elle est présente en creux et concerne d'ailleurs beaucoup de videuses de

latrines car elles sont en contact avec une grande quantité de germes pathogènes et développent des affections pulmonaires. Je voulais que ce soit suggéré au début de l'histoire, même si le récit n'est pas centré sur la maladie, contrairement à celui de Sarah. Pour moi, Smita est une force de la nature, un bulldozer, qui surmonte tout et qui ne doute pas. Chez Giulia, l'accident du père – qui le plonge dans le coma pendant tout le film – est une mort symbolique qu'elle va devoir surmonter. Elle a un deuil à faire, au cours duquel elle devient adulte. Il y a la maladie, bien sûr, mais il y a surtout la transformation.

Comment avez-vous choisi vos interprètes ?

C'était très important pour moi de tourner dans les trois langues et les trois pays du livre. Aucun compromis n'était envisageable : je tenais au réalisme, on a donc engagé un directeur de casting dans chaque pays, et Michaël Laguens en France a supervisé l'ensemble des trois castings qui se déroulaient en parallèle. Pour Smita, je ne voulais pas d'une actrice de Bollywood, mais d'une comédienne à la peau foncée comme les Intouchables (la couleur de la peau reste encore malheureusement en Inde un marqueur social.) Mia Maelzer vient du théâtre et a joué dans *The Field*, un court métrage qui a obtenu un BAFTA : elle a passé des essais et je l'ai trouvée remarquable. Elle avait l'intensité que je recherchais. Pour sa fille Lalita, je voulais absolument une Intouchable, pas forcément une enfant qui ait de l'expérience : le directeur de casting indien s'est rendu dans des foyers d'accueil pour enfants des rues, au cœur des communautés défavorisées. Il a vu plus d'une centaine d'enfants et a repéré une fillette de 9 ans, Sajda Pathan, née dans un bidonville. Sajda avait la tête pleine de poux, mendiait pour manger. Elle ne savait ni lire, ni écrire. Lorsque je l'ai rencontrée, son intelligence et sa présence à l'écran m'ont impressionnée. Comme son personnage, elle n'est jamais allée à l'école. La réalité et la fiction se rejoignaient... On l'a em-



barquée durant deux mois avec nous, et elle s'est révélée très douée. À la fin du film, elle a pu entrer dans un foyer de l'ONG Salaam Baalak qui recueille les enfants des rues, et être scolarisée – son plus grand souhait. Aujourd'hui, elle sait lire et écrire. Je lui avais également promis que je l'emmènerai au cinéma (elle n'y était jamais allée) : on a organisé une projection pour l'équipe indienne en mars dernier, et Sajda s'est découverte à l'écran en même temps qu'elle voyait le premier film de sa vie. Un moment très fort pour nous tous. Pour Giulia, la directrice de casting italienne m'a proposé beaucoup de jeunes actrices et quand j'ai vu Fotinì Peluso, j'ai eu un flash. Elle est divine ! Elle avait exactement ce que je recherchais : une beauté qui s'ignore, une sensualité qui n'est pas fabriquée, elle plaît mais elle ne le sait pas. Elle n'est pas dans la séduction. Elle a la beauté et la fraîcheur, mais aussi une profondeur et une densité incroyables, et se montre aussi à l'aise dans les scènes d'émotion que les moments plus lé-

gers. Elle est solaire et elle a tout d'une grande. Pour Kamal, on cherchait un comédien d'origine indienne, mais on a eu du mal à le trouver en Italie. On a engagé Avi Nash qui est américain mais vit à Londres et a tourné dans les séries *The Walking Dead* ou *Silo*. Il vient de l'école shakespearienne, il a de la retenue et de l'élégance. Il dégage une présence très forte, même s'il a peu de dialogues. Pour Sarah, un agent américain nous a proposé une rencontre avec Kim Raver. Je la connaissais grâce aux séries *Grey's Anatomy* et *24 heures chrono*, et physiquement, elle correspondait parfaitement au personnage que j'imaginai en écrivant le livre : blonde, élancée, un physique fin mais beaucoup de force. La rencontre s'est merveilleusement passée : Kim a totalement compris le personnage, tiraillée entre sa vie personnelle et sa carrière. Dans la vie, Kim a deux fils, elle a beaucoup tourné tout en s'occupant de ses enfants, elle avait donc une compréhension instantanée du déchirement intérieur du per-

sonnage. C'est une comédienne d'une grande finesse, tout en nuances, avec de l'élégance et de l'humanité. Dans le roman, certains lecteurs trouvaient que Sarah était carriériste, voire antipathique, tout simplement parce que c'est une femme qui a de l'ambition. La société force ces femmes-là à porter un masque. Cela cache une souffrance et il me fallait une comédienne qui insuffle tendresse et humanité et qu'on aime tout de suite – et Kim cochant toutes les cases.

C'est un tournage qui s'est déroulé sur trois continents. Comment l'avez-vous abordé ? Comment vous êtes-vous préparée ?

Le tournage a été reporté plusieurs fois en raison des confinements successifs. On s'est d'abord rendus en Inde, puis au Canada et en Italie. Au total, la production s'est étalée sur six mois. C'était à la fois une course de vitesse et un marathon de fond. Quand on tournait dans un pays, on préparait le tournage dans le pays suivant. En raison des différents fuseaux horaires, on avait des journées de travail avec des amplitudes délirantes : on se levait souvent à 5 heures du matin pour terminer des réunions en Zoom à 23 heures. Je l'ai vécu très intensément car j'ai eu le sentiment de réaliser trois films en un. On a passé deux mois en Inde et sans transition, on s'est retrouvés au Canada, en perdant 35 degrés d'un coup, avec un fonctionnement à l'américaine, d'autres décors, d'autres techniciens, d'autres comédiens, si bien que c'était un exercice intellectuel et physique très fort. Enfin, on a rejoint le sud de l'Italie. Cela nous a aussi contraints à une gymnastique de langue et j'ai d'ailleurs pris des cours d'italien pour comprendre mes techniciens. J'ai savouré chacun de ces moments et j'ai beaucoup appris. Mon précédent film datait de 2008 et j'ai eu l'impression de rattraper le temps perdu tant ce tournage était foisonnant et ample.

Comment avez-vous différencié les trois univers visuellement ?

J'ai travaillé avec le chef-opérateur Ro-

nald Plante, en amont, pour définir les grandes lignes esthétiques de chacun des trois pays – on a choisi des optiques et des caméras différentes à chaque fois. En Inde, j'ai privilégié la caméra à l'épaule, parce que j'avais besoin d'être très libre, de pouvoir improviser des mouvements, d'être au plus près des actrices et d'accueillir les accidents de parcours qui pouvaient survenir et que je voulais capter. On n'avait pas d'éclairage artificiel, on travaillait seulement en lumière naturelle. Ronald choisissait l'horaire des scènes à tourner en fonction de la position du soleil grâce à une application sur son smartphone. C'est ce qui nous a permis d'être très rapide pour la mise en place, avec un côté brut que je cherchais. Pour la partie canadienne, on a opté pour des mouvements d'appareil à la Dolly ; on travaillait également sur pied pour suggérer qu'au début, Sarah est dans un désir de contrôle dans une société où tout est cadré.

Visuellement, il s'agit d'une partie plus froide, dans les décors et les costumes, sans systématisme. Le cabinet d'avocat est un univers policé, où les rapports sont cordiaux, distants, normés. Pour l'Italie, on a choisi de filmer au Steadicam. Giulia est souvent en mouvement et je voulais qu'on la suive de manière fluide. On a accordé une grande place à la mer, aux couleurs méditerranéennes, aux costumes assortis à cette gamme chromatique, à tra-



vers le vert olive, l'ocre, le bleu de la mer et celui des blouses des ouvrières. Giulia est souvent habillée en bleu comme Kamal. On a fait ce travail en accord avec les chefs de poste, sans dogmatisme car on voulait avant tout être au service de l'histoire. Il fallait que la technique se fasse oublier mais que le spectateur ressente trois énergies différentes.

L'univers sonore est également très palpable. Comment s'est-il mis en place ?



J'ai collaboré avec Claude La Haye, grand ingénieur du son canadien, qui travaille notamment avec Denis Villeneuve et qui a une oreille très fine. Pour la partie indienne, on a été très attentifs à capter toute une palette de sons qu'on n'entend que là-bas. Je me suis inspirée de *La leçon de piano* et de la façon dont le son est utilisé pour nous plonger dans le bush néo-

zélandais : des sons d'oiseaux notamment, très spécifiques, nous immergent dans cet univers singulier.

Je voulais un travail semblable pour la partie indienne : le matin, vers 7 heures, on percevait des chants d'oiseaux qui n'étaient pas les mêmes que ceux du soir ; dans le sud du pays, les cris des singes étaient différents de ceux du nord. On a apporté une grande attention à ces sonorités afin de don-

ner une couleur particulière aux ambiances. En Italie, Claude partait à la recherche de cloches d'église, dont aucune n'est semblable, et qui sont très présentes dans cette région du sud. Il a aussi beaucoup travaillé sur la résonance des pièces dans les vieux bâtiments comme ceux où on a reconstitué l'atelier ou recréé la maison de Giulia. Ces endroits ont une acoustique particulière.

Que souhaitiez-vous pour la musique ?

J'adore le travail de Ludovico Einaudi et sa musique m'accompagne quand j'écris. Pendant l'écriture du roman, il me manquait une scène, et je l'ai trouvée en écoutant un morceau de son œuvre. Quand on a envisagé l'adaptation du livre en film, j'ai tout de suite pensé à lui, mais il compose très peu pour le cinéma – il donne des concerts partout dans le monde, et il n'aime pas travailler dans l'urgence, ce qui est souvent le cas sur les films. Je lui ai envoyé une lettre, accompagnée de *La Tresse* traduit en italien, où je lui disais qu'il m'avait inspiré certaines scènes du roman et que j'aimerais beaucoup que mes images lui inspirent la musique. Au bout de six mois, j'ai reçu un email de sa part : « Pourquoi pas ? J'ai aimé votre livre. » J'ajoute qu'il est le fils de l'éditeur de Cesare Pavese, qu'il vient donc d'une famille très lettrée ... et que je cite Pavese dans le film et le livre ! Autant dire qu'il a une fibre littéraire et que notre rencontre s'est faite sur la base du livre. Il voulait voir des images du film et quand je lui ai montré des rushes de la partie indienne, il m'a donné son accord.

ENTRETIEN AVEC MIA MAELZER

Qu'avez-vous pensé du livre quand vous l'avez découvert ? Avez-vous eu le sentiment qu'il évoquait l'Inde et les Intouchables avec réalisme ?

Bien que *La Tresse* soit une œuvre de fiction qui parle, entre autres, de l'Inde d'aujourd'hui, j'ai eu du mal à croire qu'une autrice française l'avait écrit ! Dans *Anna Karénine* de Tolstoï, il y a cette phrase restée célèbre « Les familles heureuses se ressemblent toutes, mais chaque famille malheureuse l'est à sa façon. » Et pourtant, il y a une dimension universelle dans la souffrance des plus indigents, quelle que soit leur origine culturelle ou géographique. La manière dont les Intouchables sont dépeints dans le livre, pour autant que je sache, correspond parfaitement à la réalité.

Comment avez-vous réagi en lisant le scénario ? Se démarquait-il du livre ?

C'était une découverte télescopique ! J'ai d'abord lu uniquement la partie indienne du scénario, puis le livre, et enfin j'ai lu le scénario tout entier. Ce n'est qu'à partir de ce moment-là que j'ai été transportée dans l'univers créé par l'autrice. En lisant le livre avant le tournage, j'ai pu m'immerger dans l'état d'esprit du personnage, en dehors des situations et des dialogues du script. Le fait que Laetitia – qui est aussi comédienne – réalise le film m'a beaucoup aidée. C'était un immense avantage parce que j'ai continué à découvrir tout un tas de nuances sur le personnage de Smita, même une fois sur le plateau.

Qu'est-ce qui vous a donné envie de participer à ce projet ?

Les acteurs sont une espèce à part, comme vous le savez sans doute ! D'un certain point de vue, j'ai voulu jouer ce rôle en raison du nom de Smita ! Quand j'étais petite, je rêvais d'être Smita Patil, l'une des plus grandes actrices indiennes et l'une des très rares à avoir la peau foncée. Elle campait souvent des rôles qui bousculaient le patriarcat et les rapports féodaux au sein de la société. Si je pouvais jouer un rôle comme celui-là, cela trouverait un écho chez tous ses fans du monde entier. Sur un plan personnel, j'y voyais la possibilité de revivre ce que ma mère a vécu. Elle n'a jamais eu l'occasion d'aller à l'université, mais je me suis battue, dans des circonstances difficiles, pour que mon frère et moi puissions faire des études supérieures. Cela dit, même après avoir décroché le rôle, j'ai presque fait une dépression nerveuse en



arrivant à l'hôtel et en découvrant une équipe gigantesque. Je pensais que ce serait une petite équipe engagée pour faire un film indépendant et expérimental, mais il y avait au moins une centaine de personnes à la cantine ! J'ai eu une crise de panique et je suis repartie dans ma chambre, prête à m'en aller. J'ai appelé mon mentor Santanu Bose qui m'a rassurée avec bienveillance en me disant que tout allait bien se passer. Lorsque mon professeur Dilip Shankar (qui était également directeur de casting) a appris que je voulais suggérer le nom d'une comédienne plus douée, il a ri et m'a répété plusieurs fois que j'étais Smita. Et me voilà donc !

Smita est une femme courageuse et résiliente, prête à affronter le Brahmane du village pour que sa fille échappe à un destin prédéterminé. Comment pourriez-vous décrire votre personnage ?

Comment l'avez-vous abordé ?

Comme j'ai reçu une formation de comédienne, j'avais une méthode, bien évidemment. J'ai rencontré ceux qui fouillent les poubelles

et qui nettoient la saleté des autres pour comprendre leurs combats quotidiens et la manière dont ils affrontent les dangers liés à leur travail. J'ai appris leur gestuelle et les dialectes des femmes Intouchables après avoir

décroché le rôle. Pourtant, la réalisatrice et les coachs m'envoyaient sans cesse des documents et des liens vers des articles de presse et des documentaires. Mon entraînement physique a été mis au point par mon coach qui est aussi mon frère aîné Mrinal Roy. Il fallait que j'aie l'air mince et forte à la fois pour porter des seaux et des paniers sur la tête, affronter des gens malveillants sur un pont de chemin de fer et arpenter les montagnes du sud de l'Inde avec Sajda sur le dos. Pour me préparer au rôle de Smita, j'ai suivi un entraînement intensif et je me suis totalement isolée. Le plus difficile, c'est qu'il fallait que j'aie l'air déterminé, sans être une victime, même si elle traverse beaucoup d'événements au cours de l'intrigue. C'est une mère après tout. Je ne voulais pas qu'on la prenne pour une femme faible uniquement parce qu'elle est pauvre ou Intouchable. J'avais le sentiment qu'elle était l'héroïne de sa propre vie et un exemple pour sa fille.

Avez-vous eu du mal à vous approprier le personnage ? Avez-vous rencontré des Intouchables ?

Le fait que notre civilisation accepte encore d'avoir des gens qui fouillent les poubelles, nettoient les latrines à mains nues et passent leur temps dans la crasse me met très en colère. Nous avons réussi à aller sur la lune, mais certains êtres humains continuent à nettoyer les excréments des autres. Comment font-ils pour respirer ? Les rencontrer a totalement changé mon point de vue. Ils ont des personnalités presque invisibles, et très différentes des membres des castes supérieures. Il fallait que j'incarne un personnage visible appartenant à une communauté d'invisibles. J'avais l'impression de me livrer à un numéro d'équilibriste pour ne surtout pas en faire une héroïne haute en couleurs, mais une protagoniste déterminée à bouleverser le cours de son destin. Si je n'y parvenais pas, je risquais de passer à côté de l'impact que le livre a produit sur ses lecteurs. J'ai même dû changer un peu ma voix en pensant aux Intouchables. Je commençais en général à me préparer physiquement, et puis je



laisserais la réalisatrice m'embarquer dans l'histoire pour que je ne donne pas le sentiment d'avoir trop répété les scènes. Mais pour avoir l'air aussi naturelle, j'ai pourtant dû répéter beaucoup.

Comment avez-vous noué la relation, tendre et touchante, avec Sajda qui campe votre fille ?

Ma rencontre avec Sajda m'a bouleversée. Il fallait que je me souvienne en permanence qu'elle était seulement ma partenaire. C'était profondément déstabilisant de voir à quel point elle me ressemblait. Cela m'a aidée à la considérer aussitôt comme ma fille. Mais c'est une enfant délurée. J'avais rarement vu quelqu'un avec un talent aussi brut si bien que je devais constamment surveiller ses réactions et ses états d'âme sur le plateau. Je trouve formidable que l'équipe ait réussi à la scolariser et à lui trouver un organisme d'accueil comme promis. Les gens, le plus souvent, ne tiennent pas les promesses qu'ils font avant les tournages et les talents qu'on met en valeur sont généralement gâchés. Sajda est une exception. On s'occupe très bien d'elle à présent et son éducatrice veille constamment sur elle.

Comment avez-vous vécu le tournage à travers le pays ? Qu'en retiendrez-vous ?

Le tournage de *La Tresse* était très bien organisé, malgré des conditions très stressantes. On sortait à peine de la pandémie, il y avait des élections dans l'Uttar Pradesh, et la chaleur était épouvantable. On était sans cesse dans la poussière et la saleté et on se contentait parfois de manger des bananes et du gur sur le plateau.

Il a fallu que je me rase le crâne totalement pendant une partie du tournage parce que les prothèses ne donnaient pas un résultat satisfaisant. Je ne m'étais jamais sentie aussi libérée pour une raison que j'ignore. Les amis que je me suis faits et les souvenirs que j'en garde m'accompagneront toute ma vie. On attend maintenant la sortie du livre de Laetitia sur le

tournage du film. J'ai vraiment hâte de le lire.

Vous avez été dirigée par une réalisatrice française. Est-ce très différent d'un tournage avec un cinéaste indien ?

J'adore le cinéma français et je préfère tourner avec une équipe française car les Français nous ressemblent, nous autres Bengalis. Créatifs, progressistes et excentriques ! Même si je suis plus habituée aux projets internationaux, non seulement cette équipe comptait des membres issus des quatre coins du monde, mais aussi d'excellents techniciens indiens. Je me disais que j'avais une chance folle de travailler avec Laetitia qui a dirigé Audrey Tautou, mon actrice préférée !

ENTRETIEN AVEC FOTINI PELUSO

Qu'avez-vous ressenti en lisant le scénario ?

Quand on a une autrice qui met en scène son propre livre, on ressent très fort son attachement au projet et le travail est d'une grande fluidité. Toute ma famille a lu le scénario et ma mère en particulier a été impressionnée : j'étais très heureuse parce que c'est une histoire qui parle de femmes et qu'elle m'a fait part de réflexions intéressantes sur les rapports mère-fille et sur la place des femmes dans la société actuelle. Je suis convaincue – et le scénario est fidèle à cette idée – que les femmes doivent toujours redéfinir leur place dans la société car, à un moment ou l'autre, elles sont coincées. Parfois, elles parviennent à s'en sortir, parfois pas. Je suis à moitié italienne et à moitié grecque, et donc un peu fataliste, et le lien invisible qui unit les trois femmes du film, je le ressens profondément au sein de ma famille, et notamment avec ma grand-mère. C'est comme une aura d'empathie, indicible, qui circule entre les personnages. Ces femmes ne se sont jamais rencontrées, mais leurs vies sont imbriquées et fusionnelles, et elles s'influencent mutuellement.

Comment avez-vous abordé votre personnage ?

J'étais assez stressée car je venais de terminer *Salade grecque* depuis cinq jours et je venais de passer six mois à Athènes où j'étais totalement immergée. Je me suis retrouvée dans le sud de l'Italie, dans la région des Pouilles, et j'ai pris conscience que j'étais l'une des trois protagonistes ! Dans mon esprit, je n'avais pas saisi l'ampleur de mon rôle et je n'avais pas eu le temps d'y réfléchir. J'ai eu presque une semaine de répétitions avec Laetitia et Avi Nash,

qui joue mon amoureux, et Laetitia a été d'une ouverture extraordinaire par rapport aux changements qui m'a frappée. On a pu parler du scénario en toute liberté, on a pu changer les dialogues, en se confrontant entre nous et avec elle, et on retrouve d'ailleurs cette ouverture dans le scénario. Avec Laetitia, les choses étaient toujours souples et je trouvais dans sa direction mon propre regard sur les femmes et mon rapport à la féminité. La construction de mon personnage a donc été un travail collectif et un travail de réflexion. Je pensais souvent à Giulia.

Elle a en commun avec les deux autres protagonistes la même combativité, la même résilience face à l'adversité.

C'est une qualité que j'admire beaucoup – j'aime le fait qu'on ne se contente pas de la place que les autres ou la société vous assignent. Je crois fondamentalement à la résilience et je reviens souvent aux femmes de ma famille car elles ont beaucoup lutté pour obtenir ce qu'elles ont eu, elles n'ont jamais abandonné, elles ne se sont jamais contentées de ce qu'elles ont. La résilience est le mot d'ordre des femmes de ma vie.

Il y a aussi chez Giulia une dimension amoureuse et une ouverture sur une culture différente de la sienne.

J'ai très bien travaillé avec Avi qui est devenu un excellent ami. Il est lui-même un métissage de plusieurs cultures car sa mère est indienne, son père originaire d'Amérique latine, il a grandi au Texas et vécu au Portugal, il parle six ou sept langues, et je crois qu'on a été soudés par cette passion commune pour d'autres langues, d'autres cultures, cette curiosité pour

l'autre, et cette volonté de ne pas s'arrêter à un mur construit par l'environnement. L'histoire se passe dans une petite ville du sud de l'Italie où la mentalité n'est pas celle de Giulia et c'est ce qui la démarque du reste de sa famille : elle n'est pas effrayée par l'inconnu, et c'est aussi une qualité que j'admire beaucoup – elle est animée par une volonté de se laisser surprendre, par un désir de s'enrichir. D'ailleurs, elle lit tout le temps, elle veut faire bouger les lignes autour d'elle, et elle a envie de se réinventer.

Giulia cherche également à s'émanciper d'une famille traditionnelle et d'un père très présent malgré son absence...

Les absences sont toujours beaucoup plus bruyantes que les présences ! Je crois que Giulia était un peu dans l'impasse : après la mort de son père, elle découvre une réalité qu'elle ne connaissait pas et cette disparition déclenche un réflexe de survie, un désir de ne pas rester figée dans cet environnement, de ne pas avoir la vie de ses sœurs car, jusque-là, seul son père travaillait.

Ce qui est passionnant chez Giulia, c'est sa volonté de poursuivre l'activité de l'entreprise familiale tout en l'ancrant dans la modernité.

Tout à fait. Je trouve intéressant qu'elle soit

un point de passage. Elle ne rejette pas ses origines, elle ne condamne pas la tradition, mais elle a une vraie force d'adaptation et elle comprend que pour que l'entreprise survive, elle doit l'entraîner dans une direction différente. Mais encore une fois, elle n'a pas de réaction de refus ou de déni de ses racines et c'est ce qui est charmant chez elle.

Comment se sont passées vos relations avec les autres acteurs ?

On a eu une relation idyllique avec Avi Nash qui est un comédien formidable. C'est un garçon très humble et on s'est découvert de nombreux points communs. Mes autres partenaires sont des femmes magnifiques et des actrices épatantes. J'aimerais surtout mentionner Manuela Ventura qui joue ma mère : notre première scène était une dispute orageuse, très chargée émotionnellement, et elle l'a jouée avec un charisme incroyable. Et puis, il y a aussi un lien avec mes partenaires, Mia et Kim, que je ne croise jamais, comme si je ressentais leur présence. Je suis d'ailleurs la seule qui ait rencontré les deux autres car je suis allée en Inde, où j'ai rencontré Mia à la projection d'équipe, et Kim qui est venue en Italie. Avant de les rencontrer, on s'était écrit et, étrangement, on se percevait de la même façon, on savait qu'on faisait un film ensemble, et il y avait quelque chose de très fort entre nous.



ENTRETIEN AVEC KIM RAVER

Qu'est-ce qui vous a convaincue de participer à ce projet ?

J'ai eu la chance de tourner dans la série *Grey's Anatomy* qui m'a énormément accaparée, mais je suis maman et j'ai besoin de passer du temps avec mes enfants. Du coup, je recherchais un projet suffisamment singulier, et qui se démarque de ce que j'ai fait jusque-là, pour me convaincre de l'accepter. Lorsque mon agent m'a fait lire *La Tresse*, j'ai immédiatement été séduite par la trajectoire de ces trois femmes hors du commun et par la dimension très actuelle de l'histoire. Et puis, bien entendu, j'ai adoré le personnage de Sarah Cohen ! Ensuite, j'ai eu une discussion avec Laetitia Colombani par Zoom, et bien que nous soyons lassés des conversations à distance depuis le Covid, nous avons noué un lien très fort et évoqué de manière profonde le parcours de Sarah. Après ce premier rendez-vous, j'ai dit à mon agent qu'il fallait absolument que je décroche ce rôle et je lui ai demandé de tout mettre en œuvre pour que cela se concrétise !

Est-ce que vous connaissiez le roman, *La Tresse*, avant de vous engager dans ce projet ?

Je savais que le livre avait été un immense succès et qu'il avait été traduit en plusieurs langues, mais je ne l'avais pas lu. Et je dois reconnaître que c'était une bonne chose de découvrir le scénario d'un œil neuf car Laetitia a écrit un script magnifiquement construit, avec un sous-texte très subtil où se concentre la force du roman. Je me sens donc chanceuse d'avoir commencé par le scénario, puis d'avoir lu le livre dans un deuxième temps. Je l'ai d'ailleurs lu en anglais, mais

aussi en français car je tenais à « entendre » la voix de Laetitia – et c'est vrai qu'on a un regard différent lorsqu'on lit un texte dans sa langue d'origine. J'ai adoré le livre !

Comment pourriez-vous décrire votre personnage ?

Sarah Cohen est l'une des meilleures avocates d'affaires de Montréal et elle est au sommet de sa carrière. Elle réussit à concilier sa vie professionnelle et son rôle de mère qu'elle tient merveilleusement. C'est très difficile car elle fait partie de ces femmes modernes qui doivent tout gérer et elle se rend compte qu'il y a des domaines qu'elle maîtrise moins bien. Elle est en train de divorcer de son deuxième mari, mais elle a gardé d'excellents rapports avec lui car ils ont à cœur le bien-être de leurs enfants qu'ils aiment très fort. Et si Sarah est passionnée par son métier, elle tient tout autant à être présente pour ses enfants et à contribuer à leur éducation. On voit cette avocate brillante évoluer dans un milieu impitoyable qui, par ailleurs, est une mère aimante et parfois vulnérable quand elle est chez elle. C'est donc un personnage extrêmement riche et complexe qui, soudain, traverse une tempête – et c'était très fort d'incarner une femme comme elle qui doit affronter l'adversité.

Qu'avez-vous pensé de l'intrigue ?

Je l'ai trouvée magnifique. Il s'agit de trois femmes déterminées face à l'adversité, dans trois contextes différents, mais je pense que le récit va même au-delà. Je trouve que cette histoire est totalement en phase avec la situation actuelle. La pandémie de Covid a suscité une forme de détresse à l'échelle planétaire



et le monde a besoin de renouer avec l'espoir et avec la possibilité de surmonter ses difficultés. Le livre de Laetitia, comme le scénario, raconte le parcours formidable de femmes qui affrontent des circonstances en apparence indépassables. Mais elles puisent dans des ressources qu'elles ne soupçonnaient pas – dans leur humanité – grâce aux êtres qui les entourent, grâce à ceux qu'elles aiment, et elles parviennent à se relever et à se tourner vers l'avenir. Pour moi, c'est un message universel. Ce qui m'a beaucoup plu également, c'est que ces trois femmes, résilientes et complexes, sont aussi dans le don et le partage. L'histoire qu'a imaginée Laetitia – une histoire au féminin – est donc très belle et très forte.

ENTRETIEN AVEC OLIVIER DELBOSC MARC MISSONNIER

LES PRODUCTEURS DU FILM

**Comment avez-vous découvert le livre ?
Qu'en avez-vous pensé ?**

Olivier : Je l'ai découvert grâce à la responsable des adaptations pour le cinéma, chez Grasset, qui me l'a envoyé sous forme d'épreuve. Il se trouve qu'on connaissait Laetitia et son travail de cinéaste. J'étais intriguée par une réalisatrice qui se met à écrire un roman et j'ai été intéressé par le sujet. On s'est réunis avec Marc en se disant qu'on serait plus forts à deux. On avait animé Fidélité pendant vingt ans et il nous semblait pertinent, pour un projet réparti sur trois pays, de le faire à deux.

Marc : Je l'ai lu une fois publié, au tout début de sa parution. Ce n'était pas encore le phénomène littéraire que c'est devenu. En réalité, mon baromètre pour une adaptation de livre, c'est ma femme qui est une grande lectrice : elle a adoré le livre et m'a dit qu'il fallait absolument le faire ! J'ai moi-même été submergé par l'émotion et par la dimension cinématographique de l'écriture : le livre était écrit de manière très visuelle. Comme Olivier et moi avons été associés pendant vingt ans, on s'est dit que ce serait bien d'unir nos forces car on savait que ce serait un défi de production, d'abord en termes de fabrication, puisqu'on allait devoir tourner dans plusieurs pays ; ensuite en termes de financement. Non seulement le livre n'avait pas encore rencontré un immense succès, mais on tombait dans une catégorie de films qui ne sont pas en langue française et qui ne sont pas tournés en France. On

partait avec un sérieux handicap de financement au départ, mais qui était largement compensé par notre enthousiasme pour le livre.

Avez-vous d'emblée envisagé de confier la réalisation de sa propre adaptation à Laetitia Colombani ?

Marc : L'éditeur a très rapidement posé comme condition que Laetitia devait elle-même réaliser le film. C'était très logique ! D'abord, elle est cinéaste. Et on s'est dit qu'il n'y avait pas mieux qu'elle pour signer l'adaptation. On lui a seulement présenté beaucoup de techniciens qu'on connaissait et dont on savait qu'ils étaient fiables : on l'a entourée d'une garde rapprochée très solide.

Olivier : J'avoue que cela m'a effleuré au départ d'engager un autre metteur en scène, mais dès notre première rencontre avec Laetitia, on a constaté qu'elle était extrêmement impliquée et investie et qu'elle possédait l'histoire au plus profond d'elle-même, viscéralement. D'ailleurs, au début, elle n'était elle-même pas sûre de vouloir le faire, mais j'ai senti que même si elle n'en était pas consciente, elle avait envie de le faire. Qui d'autre mieux qu'elle pouvait se glisser dans sa peau ? Finalement, cela m'a rassuré de savoir que c'était elle qui réaliserait le film.

Marc : Pour être transparent – et Laetitia le sait –, quand on s'est lancé dans ce projet, elle n'avait pas tourné depuis longtemps. Plu-

sieurs partenaires financiers importants nous ont demandé pourquoi on ne confiait pas le film à quelqu'un d'autre. Mais ce n'était pas négociable, même si c'est un argument qui nous a souvent été opposé. Au fur et à mesure du succès du livre, il y avait de moins en moins de questions qui se posaient.

Quels aménagements souhaitiez-vous apporter à l'adaptation ?

Marc : On a d'abord beaucoup travaillé les transitions pour faire en sorte que le spectateur ne perde pas le fil de l'histoire et reste captivé par le récit. On a également travaillé le réalisme pour que les trois histoires soient ancrées dans la réalité de chaque pays, de manière presque documentaire. Par exemple, la partie italienne du livre pouvait se rapprocher du conte par certains aspects et s'éloignait de notre objectif de réalisme : on était convaincus qu'il fallait, au contraire, ancrer profondément le film dans la réalité. Et si on n'a pas tourné en Sicile en raison d'un manque d'infrastructure et de techniciens disponibles, on n'a pas triché pour autant : on a ancré l'histoire dans la région des Pouilles sans prétendre qu'on était en Sicile. On savait que c'est parce que les trois héroïnes sont confrontées à la dureté de la vie que le spectateur allait s'accrocher à leur trajectoire et être ému.

Olivier : L'adaptation est très fidèle au livre et le roman est tellement épatant qu'il n'y avait aucune raison de prendre des libertés par rapport aux personnages, aux situations et aux émotions. Mais on était obsédés par les passerelles qui nous font passer d'un pays à l'autre, d'un personnage à l'autre. C'est d'ailleurs aussi un film qui reposait beaucoup sur le montage puisqu'on passe en permanence d'une partie à l'autre. Comme l'a dit Marc, on a donc vraiment travaillé les « passerelles ».

Avez-vous participé aux repérages ?

Marc : Quand on tourne dans différents pays, la première décision en tant que producteur délégué, c'est le choix du producteur local

avec qui on travaille. On a un peu d'expérience en la matière avec Olivier si bien qu'on a un réseau et qu'on a rapidement identifié les personnes avec qui travailler : des producteurs expérimentés, reconnus, établis depuis longtemps, fiables, avec du goût. C'étaient des partenaires essentiels car ce sont eux qui ont organisé les repérages. Ils nous ont guidés par rapport au scénario, en nous conseillant tel ou tel endroit, puis on y a envoyé Laetitia pour repérer ces lieux et ancrer le film dans la réalité. D'ailleurs, on avait pris l'engagement auprès d'elle dès le départ qu'on tournerait sur les lieux mêmes de l'action. C'est pour cela qu'en Inde, par exemple, on a réellement tourné dans un village d'Intouchables, dans le nord du pays, dans des conditions compliquées.

Olivier : On avait déjà tourné au Canada, qui est un pays plus simple en termes d'infrastructures. L'Inde était l'enjeu le plus mystérieux pour lequel on avait plus de précautions à prendre.

Marc : En Italie, à partir du moment où on tournait dans les Pouilles plutôt qu'en Sicile, il fallait repérer des lieux cinématographiques qui permettent l'évasion du spectateur, pour qu'il passe d'un point du globe à l'autre avec des contrastes très forts, et que cela s'incarne visuellement – dans les choix de lumière mais aussi dans les choix de décors avec des ambiances très différentes. On était sur des repérages urbains au Canada, où dominaient le verre et le béton, plus naturels et plus chauds en Inde, et plus marins en Italie, entre le bleu de la mer et l'ocre des rues.

Comment s'est passé le casting ?

Marc : On aurait pu se contenter d'un directeur de casting par pays, mais on tenait à ce que Laetitia ait un interlocuteur qui supervise les castings sur les trois pays pour avoir une vision d'ensemble. On connaît bien Michaël Laguens, avec qui on a souvent travaillé, et on a totalement confiance en ses goûts. C'était donc important qu'il soit l'interlocuteur de Laetitia pour valider les choix d'acteurs dans les différents



pays. Avec Olivier, on savait qu'en Italie et en Inde on engagerait des actrices inconnues. Pour la partie canadienne, on savait, pour l'avoir expérimenté, que le choix d'une actrice anglo-saxonne – américaine ou canadienne – était un casse-tête impossible d'autant qu'elle devait partager l'affiche avec de parfaites inconnues. Au final, nous sommes convaincus d'avoir le meilleur casting possible pour le film, avec Kim, Fotini et Mia. Elles incarnent les personnages à la perfection.

Comment avez-vous convaincu les partenaires financiers ?

Marc : Avec la force de l'histoire, le succès croissant du livre et le fait qu'avec Olivier, on a de l'expérience et que nos partenaires savaient qu'ils obtiendraient à l'arrivée ce qu'on leur promettait au départ : un film spectaculaire permettant au spectateur de s'évader et d'être ému.

Olivier : Un bon producteur, c'est quelqu'un qui livre le film dont les partenaires ont rêvé en

lisant le scénario. Il fallait mettre les moyens de manière ergonomique, autrement dit des moyens qui se voient à l'écran. On a prouvé par le passé qu'avec un bon scénario, on était capable d'accompagner le réalisateur et son équipe pour que le script soit sublimé à l'image. C'est toute notre expérience.

Quelles ont été les principales difficultés pendant la prépa et le tournage ?

Marc : On sortait à peine de la pandémie et on a eu des contraintes sanitaires un peu lourdes. Initialement, on devait entamer le tournage en Inde, et puis en raison du Covid, on a dû envisager de démarrer par le Canada et finalement on a bien commencé par l'Inde ! Pour l'Inde, on n'avait pas les moyens de tourner avec seulement des figurants pour les séquences dans les rues ou dans les gares. On s'est donc dit qu'on allait tourner avec des gens, captés au hasard dans la rue, et qui allaient avoir un masque ! Mais quand l'équipe est revenue des repérages, ils nous ont dit «

Le masque est obligatoire mais personne ne le porte, on n'aura donc aucun problème ! »

Olivier : Au fond, c'est comme si on avait fait trois films. Dans chaque pays, il y avait des techniciens spécifiques, en dehors de l'assistante, du chef-opérateur et de l'ingénieur du son. Il fallait se réhabituer aux équipes à chaque fois et c'était donc un challenge en termes de gestion humaine et de gestion de la production.

Au final, le financement a-t-il été particulièrement complexe ?

Marc : Oui car nous sommes partis en prenant d'énormes risques financiers et que le film n'était pas couvert. Heureusement, nous étions deux sociétés et nous avons été accompagnés par des banques qui nous ont fait confiance grâce à nos 25 ans d'expérience. Il y avait un gros risque en termes de garantie de bonne fin : le coût pouvait dérapier et on pouvait rencontrer des difficultés dans chaque pays. Nous sommes indépendants, et même si SND nous accompagne, nous sommes très exposés.

Olivier : Les films les plus compliqués sont ceux qui s'appuient sur une coproduction internationale car on est tributaire des enjeux économiques des producteurs de chaque pays.

Marc : Ce qui nous rassure, c'est qu'il y a eu pas mal de ventes à l'international. Les distributeurs qui avaient acheté le film l'ont adoré. C'était une belle satisfaction pour nous.

Qu'avez-vous pensé du premier montage ?

Olivier : J'ai toujours du mal à voir les premières images avec le prisme de mes angoisses. J'ai tendance à ne voir que ce qui ne va pas car je ne suis pas vierge face au film. C'est obsessionnel et quasi maniaco-dépressif : je décortique le film et ce n'est pas un plaisir pour moi. J'ai du mal à oublier que je suis le producteur et que j'ai pris des risques.

Marc : C'est dans ce sens qu'on est un duo bien rôdé ! Olivier sort souvent catastrophé de la projection, alors que je suis plus optimiste. J'ai été convaincu que l'émotion serait là. Il restait quand même un gros enjeu sur la musique. Autant on savait qu'on allait avoir des univers visuels très différents, autant on savait que la musique devait assurer un liant entre les parties. Savoir qu'on aurait Ludovico Einaudi était un formidable atout, mais il fallait qu'il donne le meilleur de lui-même. Au premier montage on n'en avait pas la certitude, mais au final il a livré une partition exceptionnelle. On était conscients que certaines transitions devaient être retravaillées, mais le film était déjà là.

Olivier : Je me suis détendu à la deuxième vision ! Comme j'avais passé le plus dur, j'ai pris plus de plaisir.

LISTE

ARTISTIQUE

SARAH	Kim RAVER
GIULIA	Fotini PELUSO
SMITA	Mia MAELZER
LALITA	Sajda PATHAN
KAMAL	Avi NASH
LA MAMMA	Manuela VENTURA
GINO	Francesco MARINELLI
HANNAH	Sarah Abbott
ETHAN	Adrian Doroslovac
SIMON	Dorian Doroslovac

LISTE

TECHNIQUE

Réalisatrice	Laetitia COLOMBANI
Scénario	Laetitia COLOMBANI
En collaboration avec	Sarah KAMINSKY
Adapté	du roman « La Tresse » de Laetitia Colombani ©Éditions GRASSET & FASQUELLE
Directeur de la photographie	Ronald PLANTE
Montage	Albertine LASTERA
Son	Claude LA HAYE Alexis PLACE Cyril HOLTZ
Musique Originale	Ludovico EINAUDI
Décor	Marie-Claude GOSSELIN Eleonora DEVITO FRANCESCO Namra PARIKH
Costumes	Odette GADOURY Alessandro BENTIVEGNA Ashima BELAPURKAR
Assistante réalisatrice	Laure PREVOST
Scripte	Elodie VANBEUREN
Directeur casting	Michael LAGUENS
Casting	Andrea KENYON Maria TERESA MONACO Dilip SHANKAR
Directeurs de postproduction	Christophe GAGNOT Susana ANTUNES

Directeurs de production	Sylvestre GUARINO Philippe GAUTIER
Productrice exécutive	Christine de JEKEL
Productrice exécutive Inde	Deborah BENATTAR
Produit par	Olivier DELBOSC et Marc MISSONNIER
Producteur Associé	Emilien BIGNON
Produit au Canada par	Richard LALONDE
Produit en Italie par	Nicolas GIULIANO, Francesca CIMA, Carlotta CALORI, Viola PRESTIERI
Coproducteurs Belges	André LOGIE, Gaetan DAVID
En coproduction avec	Forum Films Indigo Film SND Panache Productions & La Compagnie Cinématographique France 2 Cinéma
Avec la participation de	Telefilm Canada Canal + France Televisions
En collaboration avec	Rai Cinema
Avec la contribution de	Regione Puglia, Unione Europea, Opr Puglia FESR-FSE 2014/2020, FSC Fondo per lo Sviluppo e la coesione, Fondazione Apulia Film Commission
Avec le soutien du	Tax Shelter du Gouvernement Fédéral de Belgique et le Tax Shelter de Movie Tax Invest
Ventes internationales	SND